

## Le christianisme occulterait le mal

La première section de *L'Antéchrist* offre à Nietzsche l'occasion de distinguer son monde de celui des chrétiens. Il écrit: « Par-delà le Nord, les glaces et la mort – *notre vie, notre bonheur...* » Or n'est-ce pas d'emblée une vision chrétienne que l'auteur dépose ici? En effet, le Christ ne nous dit-il pas: par-delà les souffrances, les épreuves, la mort, il y a la vie et le bonheur? Nietzsche attaque alors sans doute le bourgeois de son temps, confortablement dissimulé à la vie comme épreuve, mais certainement pas le chrétien, qui lui, comme le Christ qui est son modèle, accepte les épreuves, cueille la grâce de chaque instant et fuit les comforts.

Nietzsche écrit plus loin, parlant du christianisme: « Cette tolérance et cette largeur du cœur, qui « pardonne » tout, puisqu'elle « comprend » tout, est pour nous quelque chose comme un sirocco. » Nietzsche reproche en somme au christianisme

d'avoir été un violent déferlement d'idéalisation sur le monde. Or le christianisme est tout sauf une religion qui idéaliserait au sens d'une négation du mal, du froid, des glaces; c'est une religion qui y répond par le bien mais qui ne nie pas du tout l'existence du mal; je rappelle ici que le sens d'une vie chrétienne est de participer à la rédemption du monde, d'un monde qui est sous la puissance du mal, lesquels hommes soumis au mal sont rachetés par les souffrances des chrétiens: ni le mal ni la souffrance ne sont niés, on ouvre au contraire en gros les yeux dessus, mais avec en arrière-plan la vue du cœur, pour apporter la solution, libérer, sauver.

« Nous avons soif d'éclairs et d'actions », écrit Nietzsche, ce fragile ermite semi-aveugle qui errait d'auberge en auberge, osait à peine s'adresser aux jeunes femmes qu'il croisait ni froisser ses amis. Il est alors bien regrettable pour Nietzsche qu'il ne se soit abonné au destin d'une vie de saint missionnaire, il aurait non seulement goûté « éclairs » et « actions » mais aussi soleils, tempêtes, glaces, prairies, gouffres, extases, vertiges en tous genres; car certes, le bourgeois allemand du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait en soi assurément rien d'un saint missionnaire typique, et l'on devrait alors se poser la question de savoir dans quelle mesure il fut à proprement parler « chrétien » – le baptême suffit-il absolument pour être *chrétien*? Sans aller jusqu'à dire qu'il faille nécessairement être l'un des milliers de milliers de saints missionnaires pour être chrétien: qu'est-ce qui fait que Jésus se détourne ou non de soi? Est-ce que le baptême et la messe suffisent? Mais on ne peut pas dire du chrétien

authentique qu'il ne soit absolument pas un être de vertiges, d'élan, d'enthousiasme, frappé d'éclairs et pleinement acteur.

« Je trébuche parmi l'inclémence de l'espace ouvert. Me voici: du froid, de la boue, des ténèbres et l'angoisse de l'atome abandonné. Et l'épine lointaine du souvenir, l'image suavement vénéneuse des bonheurs ensevelis. Allons! Les temps du nid sont révolus, la nostalgie du nid est mirage et trahison. L'étendue t'appelle: *le vide est la patrie des ailes.* »<sup>1</sup>

1. Gustave Thibon, *L'Échelle de Jacob*, Fayard, Poitiers/Ligugé, 1984, p. 61-62.

## **Le bonheur chrétien serait un bonheur de faibles car un bonheur sans combat**

Nietzsche s'en prend ici à ceux pour qui le bonheur ne serait pas une résistance surmontée, car un bonheur sans résistance surmontée serait un bonheur de « ratés » et de « faibles » : en un mot, pour Nietzsche, un bonheur « chrétien ». Rappelons rapidement ici que, selon Nietzsche, le christianisme est la religion des faibles au pouvoir, la religion qui appellerait tous les brisés de la vie à *voler leur pouvoir aux forts* dont, malingres et impuissants qu'ils sont, ils *jaloueraient* atrocement la nature robuste, heureuse, fière, bien-portante, *bonne* en ce sens. Ne pouvant rivaliser physiquement, les faibles passeraient ainsi leur temps à empoisonner la vie des forts par le moyen cruel et sournois de la *mauvaise conscience*, dont le prêtre détiendrait tous les secrets parmi lesquels celui du péché originel (invention politique

destinée à asseoir la domination sacerdotale sur les « malades » et à asservir les forts) - jusqu'à faire de cet empoisonnement *un projet de civilisation*. Le christianisme, pour Nietzsche, plus exactement les 3000 ans de judéo-christianisme, furent le déploiement de cette hypocrite et méthodique dépossession des vigoureux de leur *bien*, c'est-à-dire leur joie à se sentir forts, au cours de quoi la faiblesse, c'est-à-dire l'état des faibles, devint le bien, l'état *supérieur*, tandis que la force devint le mal, l'état inférieur. Le christianisme, et particulièrement la Modernité, seraient les sommets de cette « inversion des valeurs ». Ainsi, religion de faibles, le bonheur chrétien serait un bonheur d'impuissants, un bonheur sans résistance surmontée, un bonheur qui fait semblant, hypocrite. Or pour quel chrétien à *proprement parler*, être chrétien n'est-ce pas chaque jour vaincre une, dix, cent résistances les plus diverses? Toutes les faiblesses à surmonter, tous les péchés à contourner! C'est toute la vie chrétienne! de résistances vaincues avec vigueur, avec panache, avec élan et courage – avec *noblesse*, j'ose le dire! dans la *joie* de le faire pour le bonheur de Jésus! Quant à la fierté, le chrétien n'en a même pas besoin, il lui préfère la lucidité, le fait accompli ou non – *l'humilité*. Ainsi, détournant les paroles de Nietzsche, j'affirme que le christianisme, continuelle victoire sur soi-même, c'est « *Non* le contentement, mais davantage de puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre; *non* la vertu, mais la valeur », une valeur énergique acquise par l'épée qu'on s'applique de soi à soi par l'entremise de Dieu, et sur quoi fleurissent un instant de contentement, une plume de

paix, une branche de vertu, vers toujours plus de paix, vers toujours plus de puissance (d'obéissance et de commandement) face au harcèlement continu des épreuves, par une organisation hiérarchique des instincts la plus claire. Pas de chrétienté sans cette continuelle victoire sur soi-même dont le Christ sur la croix est le grand emblème. « L'homme libre » c'est le chrétien. Voilà qui départit pour nous ceux qui se livrent aux épreuves de ceux qui se contentent d'être, les « forts » des « faibles », s'il faut encore employer cette terminologie prétentieuse. Toutefois, nous, n'appelons pas, comme Nietzsche dans cette section et dans bien d'autres, à ce que les « faibles » « périssent »<sup>2</sup>. Notre victoire est sur nous-mêmes. Voici l'exemple, dit le chrétien, voici l'enseignement, puis à chacun sa liberté.

2. « Périssent les faibles et les ratés ».